

LES HISTOIRES EN IMAGES

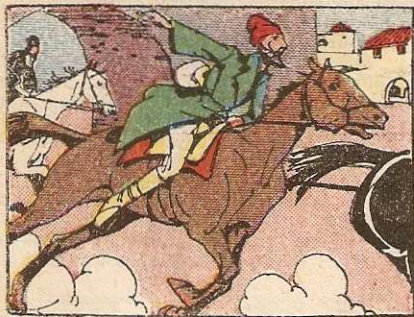
SUPPLEMENT de CRI-CRI L'INTREPIDE 10 CENTES PETIT ILLUSTRE LIEU DE BELLETTTE

LA FORTUNE DE L'ARMÉNIEN

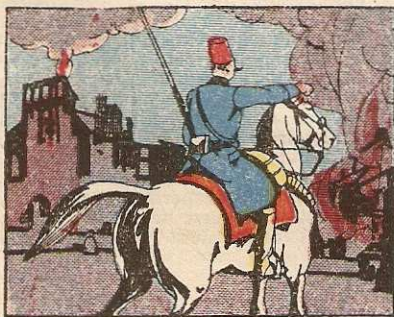
Adm^{OR}, 3, rue de Rocroy, Paris.
Compte de chèques postal 259-10

HISTOIRE COMPLÈTE

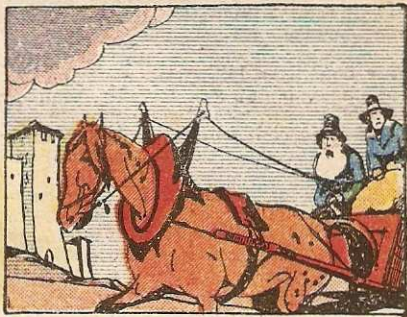
ABONNEMENT D'UN AN :
Deux N^{OS} par semaine France, 10 fr.



Les habitants de la petite ville arménienne d'Etdjich vivaient tranquilles devant les eaux bleues du lac de Van, lorsqu'un matin d'octobre 1915, des cavaliers pénétrèrent au galop par la porte de l'ouest et se répandirent dans les rues en criant : « Les Turcs ! Voilà les Turcs ! »



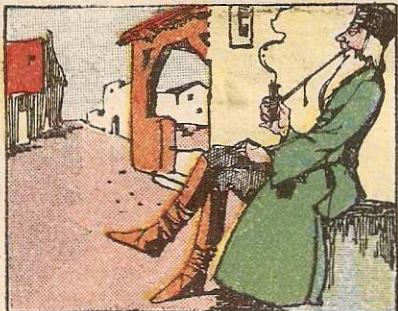
A ce nom redouté, les visages pâlirent. Les cavaliers s'étant arrêtés sur la grande place, on les entoura aussitôt. Et d'une voix saccadée ils expliquèrent qu'ils étaient des marchands partis au commencement de la semaine en caravane pour Erzeroum ; qu'avant couché la nuit précédente à Méuzaguerd, ils



avaient été éveillés en sursaut par un grand tumulte ; que les Turcs s'étaient jetés à l'improviste sur cette cité endormie, tuant hommes, femmes et enfants, incendiant les maisons et pillant celles qu'ils ne brûlaient pas.
— Nous avons pu nous échapper à la lueur des flammes, ajoutaient-ils ;



l'invasion se dirige vers vous, les massacreurs seront ici demain au plus tard. Ces nouvelles sinistres arrachèrent des lamentations aux auditeurs, et ce fut la panique. Les Arméniens se hâtèrent de rentrer chez eux et de faire des paquets de ce qu'ils pouvaient emporter. Moins d'une heure plus tard, les pauvres gens fuyaient leur foyer, la terreur leur donnant des ailes. Les uns



à cheval ou en voiture, les autres à pied, ils se dirigeaient vers la frontière, distante d'une centaine de kilomètres, ou se répandaient dans les montagnes pour y chercher un refuge.
Bientôt la fatigue alourdit les fugitifs et ils s'égrenèrent le long des routes et des sentiers. La faim s'en mêla, et la soif. C'était pitié de voir les vieillards et les enfants se traîner dans la poussière,



puis tomber d'épuisement, les yeux agrandis, la bouche ouverte, les mains crispées.
Au nombre de ceux qui pouvaient dans leur courage la force d'aller plus loin, toujours plus loin, se trouvait un homme à barbe grise nommé Sefid Harran. Celui-là fumait tranquillement sa pipe à longue tige, devant sa porte, avant l'arrivée des cavaliers semeurs d'alarme



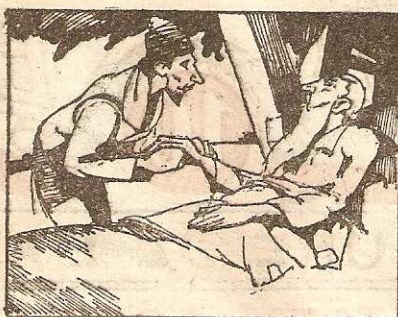
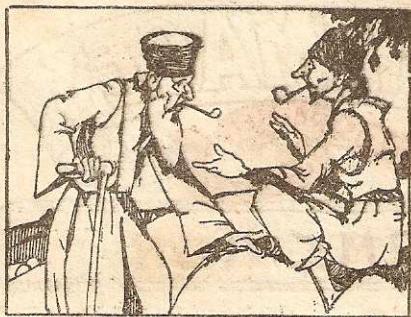
Il songeait à son fils Khabour, parti chez les Kurdes pour y acheter de la laine qu'il revendrait ensuite à bénéfice à Van ; il souriait de contentement ; il rêvait de le marier à une jeune Arménienne vaillante à l'ouvrage, dont le père possédait une coquette fortune. L'avenir s'annonçait souriant... Hélas ! Il avait fallu tout à coup interrompre ce rêve... Les cavaliers, les cris, la peur du



massacre... Sefid Harran était rentré chez lui, blême, pour en ressortir une demi-heure plus tard avec un petit paquet sur le dos...
Maintenant, il marchait, les dents serrées, les nerfs tendus. Où allait-il ? Vers l'inconnu, vers la misère aussi, sans doute ! Le spectacle, de tant de désespoir autour de lui, lui faisant mal, il s'écarta de la route suivie par ses com-



patriotes et gravit bientôt une piste rocailleuse. La nuit le surprit en pleine montagne, et sans abri. Il mangea un peu du pain qu'il avait eu soin d'emporter, s'étendit sur l'herbe et chercha le sommeil. Le lendemain il repartit à l'aube ; trois jours de marche pénible le conduisirent à un étroit défilé gardé par des douaniers persans qui, le prenant pour un contrebandier, le mirent



d'abord en joue. Il leva les bras, se laissa fouiller, expliqua son cas et reçut l'autorisation de passer. Ses provisions de bouche étaient épuisées depuis longtemps; il n'avait plus d'argent, les douaniers lui ayant confisqué sa monnaie. Il but aux torrents, mangea des baies sauvages et dut, pour ne pas mourir de faim, se louer comme domestique chez un riche propriétaire des environs de Makou.

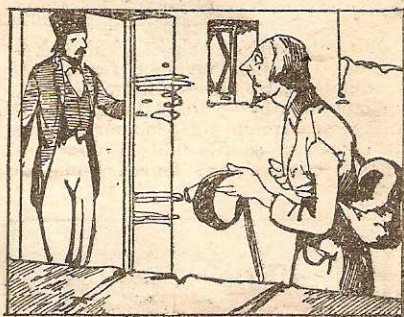
Celui-ci lui confia la garde d'un troupeau de moutons. Chaque matin, Sefid Harran menait les bêtes au pâturage et ne rentrait que le soir au crépuscule.

Il ne voyait presque personne en dehors d'un homme au masque de fouine, nommé Bidjar. Ce Bidjar logeait dans une cabane abandonnée, à flanc de colline, travaillait très irrégulièrement, vivait plutôt de rapines, chassait souvent et flânait plus souvent encore. Il offrait du tabac au berger, lui contait des histoires gaies, le distrayait. En retour, Sefid Harran lui parlait de son passé à lui, de sa maison d'Erdjich, de son fils qu'il désespérait de revoir jamais, car la guerre se prolongeait et les Turcs terrorisaient toujours l'Arménie...

— Ah ! soupirait le pauvre homme, je me sens devenir plus faible de jour en jour; la maladie me guette et je redoute de mourir sur cette terre d'exil !

Ces sombres pressentiments n'étaient que trop fondés. Un après-midi que Bidjar venait d'arriver au pâturage, du tabac plein ses poches, Harran fut pris d'une syncope et ne rouvrit les yeux que pour constater qu'il respirait avec peine. Une fièvre étrange lui brûlait le sang, ses tempes bourdonnaient, des nuages dansaient devant ses yeux.

— Mon cher Bidjar, haleta-t-il avec effort, c'en est fait, je sens que je vais



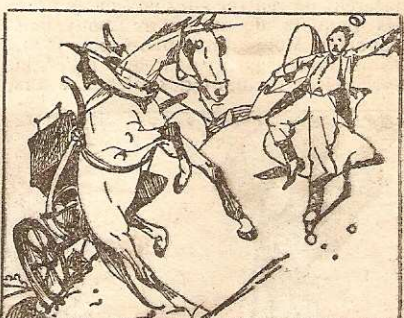
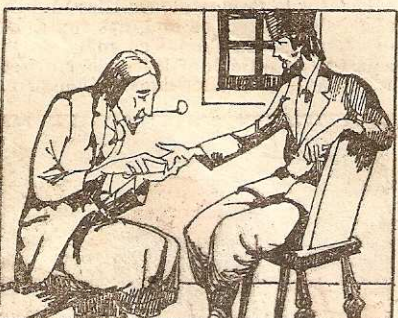
quitter ce monde... Il est une chose que je ne vous ai pas encore dite et que mon fils ne sait pas... Je possédais de l'or... Beau coup d'or, oui, beaucoup... Avant de m'enfuir, je l'ai dissimulé au grenier, sous une caisse de vieux livres, dans un trou du plancher, juste au-dessus du plafond de ma chambre... Lorsque je ne serai plus, allez à Erdjich; et si vous retrouvez mon fils Khabour, et si ma maison n'a pas été détruite, dites la vérité à mon cher héritier. Dites-lui aussi que ma dernière pensée a été pour lui. Je... je...

Le malheureux fut pris à ce moment d'une convulsion et expira devant Bidjar, qui s'empressa de prévenir le patron du berger. Après quoi, le cœur gonflé d'une grande joie, il attendit impatiemment que la paix fût revenue.

La guerre avait duré cinq ans. Par un beau matin de 1919, Bidjar quittait sans bruit sa cabane et faisait, allègrement et en sens inverse, le chemin qu'avait parcouru Sefid Harran aux jours amers de 1914.

— Pourvu, se disait-il, que la maison de ce vieux fou ait été épargnée !

La maison n'avait point été détruite; pillée seulement. Si bien que Khabour, après avoir tant bien que mal vécu chez les Kurdes, était rentré chez lui après le départ des Turcs oppresseurs. Le jeune homme avait pressenti un malheur en ne voyant point son père. Massacré? Nul ne pouvait dire... Khabour avait effectué des recherches, mais comme elles étaient restées vaines, il en avait fini par conclure que son pauvre père avait dû tomber sous les coups de l'ennemi cruel. Il avait pleuré sincèrement, puis, il s'était lamenté sur son



propre sort. Que faire sans argent, dans un pays ruiné par la guerre? Son mariage était manqué; son commerce avait été détruit. Khabour se sentait extrêmement triste et il allait et venait dans la maison paternelle vide, lorsqu'un soir, quelqu'un frappa à la porte.

Khabour eut un sursaut d'étonnement, car personne ne le venait voir d'habitude, il alla ouvrir et se trouva en présence d'un homme qu'il ne connaissait pas.

Cet homme était couvert de poussière et semblait écrasé de lassitude.

— Donnez-moi l'hospitalité pour la nuit, mon bon monsieur, dit le personnage d'une voix humble; vous ne vous en repentirez pas.

Khabour, qui était l'obligeance même, s'effaça pour laisser entrer l'inconnu. Bidjar (car c'était lui) s'assit sur un escabeau et accepta sans façon le morceau de pain bis qu'on lui tendait.

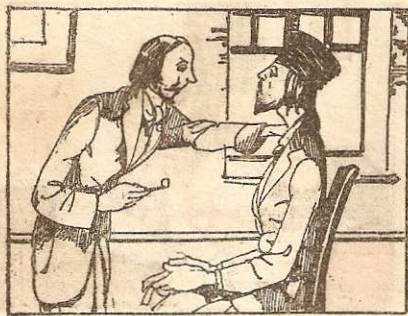
— Ah! fit-il entre deux bouchées, je suis victime de mon mérite. Tel que vous me voyez, je viens de Perse. Les autorités de mon district m'ont fait expulser parce que je suis devin.

Khabour, qui ne croyait pas aux devins, se mit à rire.

— Vous ne me croyez pas? fit l'autre; faut-il que je vous donne un échantillon de ma science?

— Ma foi, je veux bien, répondit Khabour.

Bidjar jouait là un jeu facile. Plus d'une fois, là-bas, au pâturage, Sefid Harran lui avait parlé de son fils avec détails. Le pseudo devin prit donc une mine inspirée, feignit de se recueillir, pria Khabour de présenter sa main droite et prononça d'une voix lente:



— A l'âge de douze ans, vous avez eu une fièvre muqueuse qui a failli vous emporter.

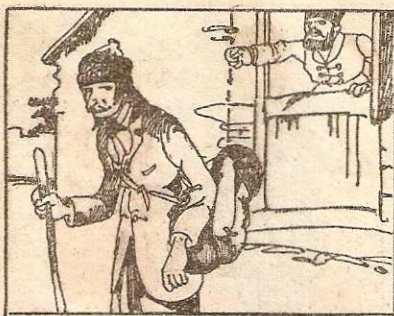
— C'est vrai, dit Khabour.

— Un jour que vous voyagiez du côté de Mouch, la voiture qui vous portait a versé dans un ravin parce que des mandrins avaient tendu un guet-apens ; vous vous en êtes tiré sans mal.

— C'est encore vrai, fit Khabour avec, dans les yeux, un commencement d'admiration sincère.

— Plus tard, vous êtes allé chez les Kurdes pour acheter de la laine.

— Ah! par exemple! s'écria Khabour.

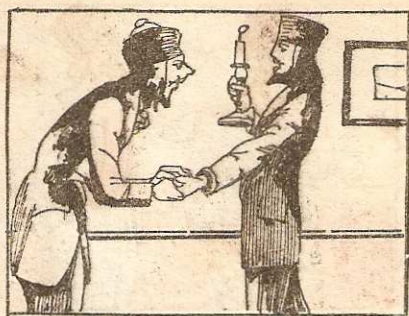


— Et vous êtes orphelin depuis dix-huit mois.

Khabour baissa la tête et versa des larmes silencieuses. Le « devin » venait de lui donner de telles preuves de son savoir que le jeune homme était conquis ; il ne doutait plus...

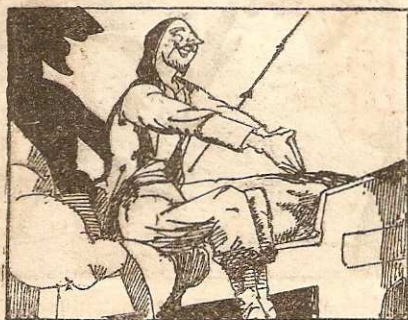
— Orphelin, oui, fit-il d'un ton bas et découragé. Et sans fortune, et sans situation. Ah! si je pouvais, comme vous, voir ce que les autres ne voient pas!

— Il est certain, dit le rusé Bidjar, que je puis vous rendre de grands services. Vous me plaisez ; vous m'avez accueilli sans hésiter alors que d'autres



habitants, chez lesquels je m'étais tout d'abord présenté, m'avaient fermé leur porte au nez. Mais je ne saurais m'installer chez vous sans bourse délier. Or, je suis pauvre...

— Eh! interrompit Khabour, les renseignements que vous me fournirez, les bons avis que vous me donnerez ne me paieront-ils pas au centuple? Restez ici, je vous en prie ; acceptez mon amitié en même temps qu'une place sous mon toit. Plus tard, quand mes affaires seront devenues prospères grâce à vous, je vous dédommagerai du mieux que je pourrai.



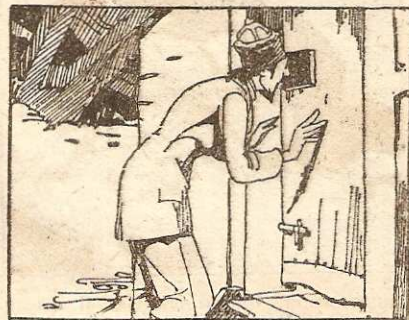
Bidjar se fit encore un peu prier, quoiqu'il tremblât dans le fond que Khabour ne prit son refus au mot. Enfin il s'inclina, et masquant son immense satisfaction sous une grimace de cordialité dévouée, il alla se coucher...

— Me voici au cœur de la place, se disait-il. Je n'ai plus besoin de me presser. Ce niais de Khabour ignore qu'il vit à deux pas d'un trésor. Il est clair que les Turcs n'ont point poussé la curiosité jusqu'à fouiller les caisses de vieux livres dont m'a parlé Sefid Har-ran. Je vais donc manœuvrer tran-



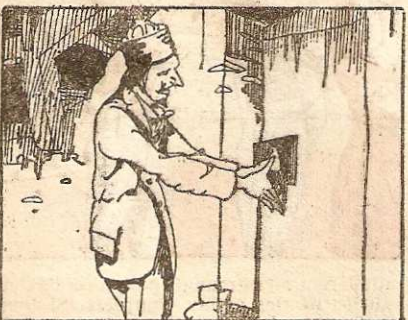
quillement pour visiter la cachette, m'emparer de l'or et disparaître comme je suis venu. Jamais mon hôte ne s'imaginera que je lui ai souillé son héritage.

Sur ce, l'hypocrite s'endormit. Il commença, le lendemain, d'observer les faits et gestes de Khabour, et de noter ses habitudes. Il espérait que l'orphelin s'absenterait une heure ou deux ; mais Khabour, qui était sans travail comme on sait, ne quittait point la maison. Un jour, cependant, il sortit pour aller témoigner dans un procès au sujet d'une violente dispute qui avait



eu lieu, un mois auparavant, sous ses fenêtres. A peine Bidjar se vit-il seul, qu'il gravit l'escalier menant au grenier. Que de fois il avait coulé vers cet escalier des regards avides!

Ayant gravi une vingtaine de marches dans la faible clarté qui venait du corridor d'en bas, Bidjar s'arrêta net... Une porte fermée l'empêchait d'aller plus loin. Il tourna le loquet, poussa, puis tira... La porte était fermée à clef... Le visiteur se pencha et, par le trou de la serrure, aperçut distinctement des caisses disposées sans ordre sur le plancher...



Les unes semblaient vides, les autres étaient emplies de livres poussiéreux...

Le filou vit bien que le grenier n'avait pas été fouillé en l'absence de Sefid Har-ran. Il s'en réjouit et songea au moyen d'ouvrir la porte. Demander la clef à Khabour? Sous quel prétexte?

— Parbleu, murmura le coquin, je lui dirai, au cours d'une conversation, que j'aime beaucoup à lire, et il m'offrira de puiser dans la collection de volumes... Mais s'il s'avisait de remuer les caisses et s'il allait découvrir la cachette merveilleuse? Non. pas cela! Il faut



que je me procure moi-même une clef...

Bidjar redescendit, préleva à la cuisine un morceau de cire, revint à la porte, prit l'empreinte de la serrure et s'en fut chez un serrurier à l'autre bout de la ville.

— Faites-moi, lui dit-il, une clef conforme à ce modèle...

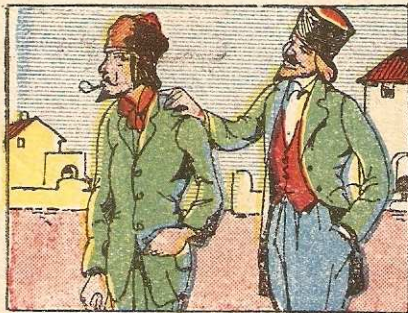
L'ouvrier demanda une semaine de délai et Bidjar s'en retourna chez sa future dupe. Khabour y arriva peu après, heureux d'avoir vu condamner par les juges celui des deux disputeurs qui paraissait avoir tort.



— Et vous, mon cher devin, dit-il, qu'avez-vous fait pendant ce temps?

— J'ai rêvé au moyen de parvenir à la richesse, répondit Bidjar. Souvent celle-ci est à notre portée et nous ne nous en doutons point.

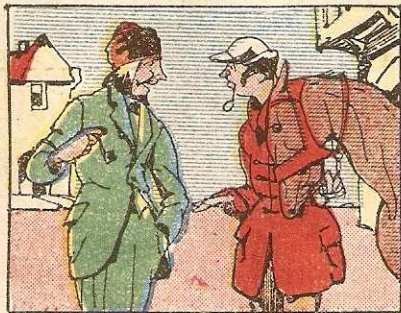
— C'est justement ce que me disait un voisin que j'ai rencontré au tribunal, sourit Khabour ; il s'étonnait de ma pauvreté présente et m'affirmait que mon père avait plus d'aisance qu'il ne le laissait paraître. Peut-être de l'argent est-il caché dans quelque recoin? Si nous cherchions?



Bidjar haussa les épaules et fit entendre un ricanement moqueur. Mais ces paroles venaient de lui faire froid dans le dos. Il vécut, dès lors, dans la crainte que Khabour ne s'avisât de fouiller la maison, de fond en comble et s'attacha à lui, régnant de le vouloir distraire et amuser du matin au soir.

— Brusquons le mouvement, se disait le fourbe; le temps presse, les heures me semblent longues...

Le jour vint enfin où le serrurier devait avoir terminé la clef. Bidjar annonça qu'il allait se promener et con-

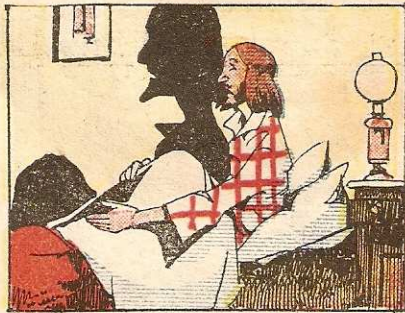


sulter certains présages permettant de prédire à coup sûr l'avenir...

Il se rendit tout droit chez l'ouvrier, qui lui livra la clef bienheureuse. L'ayant payée, Bidjar chercha et trouva un voiturier.

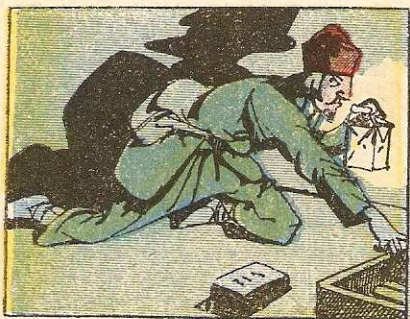
— Un voyage d'affaires m'oblige à partir la nuit prochaine, déclara-t-il. Venez me prendre à minuit juste; vous ferez vingt verstes sur la route de Makou et pourrez revenir à Erdjich; vous serez royalement payé.

Le conducteur, ébloui par ces derniers mots, promit de se trouver à



l'heure dite devant la maison que lui indiquait Bidjar. Celui-ci revint dîner avec Khabour, parla peu et se retira tôt dans sa chambre.

Khabour, de son côté, se mit au lit et chercha le sommeil. Mais, quoi qu'il fit, il ne pouvait se défendre de songer à ce que lui avait dit son voisin quelques jours auparavant. Les yeux grands ouverts dans l'ombre, il essayait de deviner où son père avait bien pu dissimuler l'or que son vivant il pouvait avoir amassé. Le jeune homme allait de rêverie en rêverie, de supposition en



supposition, quand soudain il dressa l'oreille... Il lui semblait entendre des pas légers... Quelqu'un marchait, à coup sûr, non loin de la chambre, passait dans le corridor, gravissait l'escalier de bois... Bientôt, un faible grincement succéda aux pas feutrés, puis les pas reprirent, plus sourds, pour s'arrêter encore... Un étrange raclement partit du grenier, suivi de bruits bizarres, comme si des rats eussent gratté le p'afond juste au-dessus du lit de Khabour...

Khabour s'était levé. Il se vêtit



promptement, s'arma d'un revolver à tout hasard et poussa doucement la porte de sa chambre. Un rayon de lumière jaunâtre tombait de l'ouverture de l'escalier... Khabour était fort intrigué. Il monta au grenier quatre à quatre et arriva assez tôt pour voir Bidjar tirer à lui vivement une caisse de livres... Dans le mouvement rapide que fit le faux devin, un petit sac tomba d'une poche intérieure de son veston et des pièces d'or roulèrent sur le plancher avec un bruit métallique.

— Ah! bah! fit Khabour stupéfait.



— Oui... vous voyez, bafouilla Bidjar, mes présages... Je me disais... J'ai voulu vérifier... L'or est là, dans le trou... C'est pour nous, pour vous, veux-je dire, que je travaillais; je voulais vérifier de nuit, afin de vous faire, demain, une bonne surprise...

Peu à peu, le trouble personnage recouvrait son sang-froid; il souriait maintenant, se dandinait avec effronterie. Khabour ouvrait la bouche pour admirer et remercier...

Mais des coups vigoureux étaient, à cet instant, frappés à la porte de la mai-



son... Khabour les entendit, courut à la lucarne du grenier, se pencha, cria:

— Qui est là?

— C'est moi, votre voiturier, il est minuit juste! répondit de la rue une grosse voix.

— Etes-vous fou? dit Khabour.

— Ah! pardon! Vous m'avez ordonné de venir vous prendre pour vous mener sur la route de Makou... Pate-ment royal, j'a de la mémoire.

Ces mots furent un trait de lumière pour le fils de Harran; ils accablaient Bidjar.

— Au fait, dit Khabour en se retournant et en plantant son regard dans



celui du voleur, comment êtes-vous entré ici? Avec quelle clef?

Bidjar, se voyant percé à jour, s'enfuit à toutes jambes... Il n'alla pas loin. Le voiturier, en bas, l'arrêta; Khabour le rejoignit, et tous deux le



menèrent au bureau de police, où l'aventurier fit des aveux complets. Si bien qu'au lieu des sacs d'or qu'il comptait enlever, il se vit condamner à la prison, ce qui était la justice même.

Lire dimanche prochain dans LES HISTOIRES EN IMAGES :

LA PRISONNIÈRE DU MAHARADJAH

Histoire complète en un seul Numéro.

EN VENTE PARTOUT : 10 centimes LE NUMÉRO